Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 7

Rubrik: Lettre de Munich

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ré de Mozart et du plantureux *concerto* de Brahms.

Quelques jours avant cette audition, je fus alléché par un programme analogue au précédent. En fait de nouveauté, le violoniste Arrigo Serato présentait un concerto de son compatriote Jenne Sinigaglia.

Par ces temps brumeux, un peu de soleil d'Italie arrivait à propos. Hélas! la douce caresse de l'astre étincelant n'a réussi qu'à effleurer légèrement l'épiderme sans percer l'enveloppe extérieure.

Sinigaglia a plus de science que Halir mais sa musique manque de sérieux : elle sent le compositeur trop facilement satisfait de lui-même. De son côté l'interprète semblait farci du même petit péché mignon. Oh les heureuses natures de savoir se contenter de peu!

Je veux encore vous parler du second concert d'abonnement du *Tonkünstler Orchester* sous la direction de Richard Strauss. Peut-être ne savez-vous pas que cette association composée d'une centaine de musiciens s'est donné pour tâche de ne jouer que des œuvres modernes (1). laissant à d'autres le soin de servir au public l'encombrant répertoire classique... le ciel me garde d'en médire!

Inutile de relater que Richard Strauss est un maître dans l'art de conduire un orchestre, et rarement un artiste, compositeur de talent, pour ne pas dire de génie, attira autant que lui la sympathie du public. Il se présente simplement, gracieusement, sans l'ombre de pose.

Or donc, ce second concert contenait bien du nouveau. Au programme : *La forêt enchantée* de Vincent d'Indy, *le Woywode* de Tschaïkowsky, *la Fantaisie Dionysiaque* de Sigmund von Hausegger, un *Divertissement*, pour violon et orchestre, de Löffler, enfin le *Tasse* de Liszt. Parmi ces œuvres, deux sont à peu près inconnues : la *Fantaisie Dionysiaque* de Hausegger, que j'eus déjà le plaisir d'entendre l'hiver dernier à Munich, et le *Woywode* de Tschaïkowsky. La première œuvre constitue un morceau à programme dans toute l'acception du terme. Plus d'une centaine de vers philosophiques servent de fil conducteur aux situations musicales, et l'auditeur désireux de suivre la trame du morceau, est tout le temps obligé de collationner le texte et la musique. Mais le jeu en vaut la chandelle lorsqu'on a devant soi une œuvre de la trempe de celle-ci.

Sigmund von Hausegger a de l'étoffe en lui. Quel vilipendage polyphonique, quels excès de violences orchestrales, quelle profusion de détails allant jusqu'à des longueurs désespérantes. Mais c'est égal, cette main est rompue aux difficultés techniques du métier ; l'inspiration, la pondération viendront avec les années ou ce serait bien du guignon. La fantaisie Dionysiaque fait son tour d'Allemagne. Elle mérite cet honneur mais ne lui survivra pas; qu'importe! Hausegger est un combatif et donnera bientôt des œuvres durables, ou je me trompe fort.

En ce qui concerne la ballade symphonique de Tschaïkowsky, œuvre posthume du compositeur russe, elle pousse à l'extrême le principe de la musique à programme, C'est de l'illustration pure et simple, mais quelle illustration poignante.

Le vieux Woywode rentre au gîte.... et.... trouve sa jeune compagne envolée. Damnation! il lui faut une vengeance. Malgré la nuit, le voilà, suivi d'un serviteur cosaque, qui bat la brousse. Il trouve enfin l'infidèle venue là pour dire un dernier adieu à celui qu'elle doit et croit pouvoir oublier. « Arme ta carabine, tue le chien, » rugit le maître au serviteur. Le coup part, mais c'est le Woywode qui tombe.

Toute cette action est représentée en musique avec une mæstria étonnante. L'allegro furioso du début est d'une venue endiablée qui n'a guère de pareille que dans *Mazeppa* de Liszt. « Very exciting, » s'écrierait un fils d'Albion. Le reste du morceau est à l'avenant.

EMILE LAUBER.

(1) L'Administration du *Tonkünstler Orchester* invite les compositeurs à lui adresser directement ses partitions. Avis aux amateurs.

LETTRE DE MUNICH

MUNICH a la rare et bonne fortune de posséder trois chefs d'orchestre de la plus haute valeur : Félix Weingartner et Siegmund von Haussegger déjà mentionnés dans la dernière chronique, enfin, *last but not least*, Hermann Zumpe.

Une étude comparative de ces trois individualités, dépassant le cadre de ma lettre et ne pouvant être complète vu le nombre restreint des concerts donnés jusqu'à ce jour, je ne ferai que les esquisser en signalant les œuvres jouées dans la dernière quinzaine.

Le 8 courant Weingartner dirigeait la *Symphonie en si mineur*, de Borodin ; la première partie, joliment orchestrée, point grosse de profondeur mais offrant de jolis thèmes, caractéristiques comme rythme et couleur, fut froidement accueillie, c'était pourtant la meilleure car la composition va s'amoindrissant continuellement comme valeur, devient banale, ennuyeuse, pleine de longueurs ; le finale, vide mais surtout bruyant (l'un ne va guère sans l'autre) se termine à grand renfort de tambourin et de triangle, des cymbales fixées sur une grosse caisse donnent la note vulgaire.

Inutile d'ajouter que les applaudissements du public croissaient en raison inverse de la beauté de l'œuvre.

Mais la musique eut sa revanche en une exécution merveilleuse de la VIIme de Beethoven.

Bien qu'il soit toujours insuffisant de caractériser un homme d'un seul mot, je dirai : Weingartner est un Rythmique, il l'est jusqu'à la violence, jusqu'à la frénésie ; dans ce domaine du rythme il est unique et insurpassable, c'est pourquoi la VIIme prend sous sa direction un relief si extraordinaire, et la dernière partie revêt les allures de quelque ronde orgiaque furieusement menée par des paysans.

Le soliste de la soirée, A. Reisenauer, joua en artiste et en virtuose la musique de virtuose qu'est le *Concerto en la*, de Liszt.

Un grand nombre de critiques, de musicographes se plaisent à citer la trinité Wagner, Liszt, Berlioz, cependant, plus j'entends les compositions du pianiste génial — et nous en sommes abreuvés ici — moins je comprends qu'on l'ose encadrer des deux colosses allemand et français.

Sa *Dante symphonie* dirigée magistralement par Haussegger, ne contient pas une mélodie qui aille au cœur, peut-être parce que son cœur ne lui en a jamais dicté ; ce n'est pas l'émotion mais l'impression ressentie qu'il traduit en une musique redondante et sophistiquée comme un discours politique.

La *Ungarische Krönungs-Messe* le montre dénué du sentiment, du sens religieux au point que les thèmes hongrois qu'il a utilisés semblent parfaitement à leur place. C'est une musique de couronnement qu'il a écrite, mais une messe ?... Somme toute, il est probable que la Majesté couronnée songeait à autre chose qu'à Dieu ou à diable pendant la cérémonie.

Il est difficile de connaître l'exacte capacité de Haussegger ; l'orchestre qu'il dirige subit depuis plusieurs années l'influence profonde de Weingartner, lequel, pour obtenir des exécutions impeccables de précision, de fini et de propreté a dû anéantir les individualités, l'initiative individuelle ; il s'est fait une machine qui décrira toujours la même courbe quelle que soit la provenance de l'impulsion. Autrement dit, un changement de chef ne sera pas perceptible surtout que le répertoire de cet orchestre est celui de Haussegger.

Outre le poème de Liszt, il dirigea les deux symphonies de Schubert, deux chefs-d'œuvre que l'on peut mettre à côté de ceux de Beethoven : *L'inachevée en si mineur*, intime, voilée d'une mélancolie sans amertume, celle en *do majeur*, joyeuse, puissante, aux proportions gigantesques témoignant d'une faculté de développement prodigieuse. L'une et l'autre devraient être jouées chaque année à Genève ; le bon vieux Haydn, si charmant soit-il, leur céderait volontiers la place.

Le 1er novembre, la *Musikalische Akademie* donnait outre la *Messe*, de Liszt, la *Neuvième*, sous la direction de Zumpe.

Avec Weingartner on admire la netteté de la ligne, le bel équilibre des parties, la mise en valeur de chaque détail, chaque finesse ; Zumpe, lui, nous dit : « *Aimez !* ne veuillez point comprendre, aimez et sentez seulement, la musique désire moins une intelligence qu'un vaste cœur ; la musique qui se parle à elle-même est intéressante, et vous donne celle qui *vous* parlera. » Et dans ses interprétations une vie débordante et chaleureuse circule, passionnées et profondément humaines, elles ne trahissent ni l'apprêt, ni la contrainte, mais exultent de liberté et d'amour. Aussi l'exécution de la *Neuvième* fut-elle de la première note à la dernière, poignante et grandiose.

Dans un second concert, le jeune et déjà célèbre violoniste, Jaques Thibaut, jouait avec une compréhension parfaite le beau *Concerto en mi mineur*, de Mendelssohn, tout empreint de ce sentimentalisme sucré et langoureux, de cette grâce délicate propres à l'auteur des *Lieder* sans paroles.

La *Symphonie en mi bémol*, de Mozart conviendrait mieux à Weingartner qu'à Zumpe, parce que c'est de la musique tout à fait objective et dont la fin n'est pas d'émouvoir. Zumpe, en voulant mettre de l'âme, en faisant déclamer de simples mélodies, commettait une manière d'anachronisme, de sorte que maintes pages sim-

plement gracieuses, en voulant être pathétiques, prêtaient à rire.

En fait de musique de chambre on a entendu le *Quatuor en la mineur* composé d'une solution d'idées grises dans un seau de contrepoint, et qui, selon les tempéraments, procure sans faute le sommeil ou le spleen. Les artistes, mis en doigts, ont joué fort bien une nouvelle composition de Ludwig Thuille, un *Quintette* pour piano et cordes qui est un chef-d'œuvre.

Comme l'on est loin des brouillards brahmsiens et des délinquescences françaises!

D'une carrure superbe, respirant la santé et la joie, pleine d'élans qui s'épanouissent largement, cette musique toujours captivante par son originalité et sa franchise nous infuse une vie et un enthousiasme nouveaux.

Le public, réellement transporté et saisi, fit à l'homme charmant et modeste, sympathique surtout, qu'est l'auteur, une belle et sincère ovation.

Nul doute que le Quatuor Marteau ne s'empresse de mettre ce *Quintette* sur son programme, il sera également bien accueilli des Allemands, des Français, des Italiens, car la grande musique n'a pas de patrie si ce n'est le cœur de tous les hommes.

THOMAS L. LEEMAN.

LA MUSIQUE A GENÈVE

DEPUIS quelque quinze jours, le nom de Henri Marteau occupe les affiches de nos concerts, et cela pour notre satisfaction la plus intime, car c'est une joie chaque fois plus grande que d'entendre ce superbe et vibrant artiste, joie à laquelle vient se mêler un sentiment de fierté de pouvoir le compter comme nôtre. Au Conservatoire d'abord, en compagnie de ses partenaires de notre société de musique de chambre, MM. Reymond, Pahnke et Ad. Rehberg, M. Marteau a tenu l'auditoire sous le charme d'interprétations prestigieuses; au programme, *Quatuor en fa majeur* de Mozart, et le merveilleux *Quatuor en mi bémol* de Beethoven, auquel les *pizzicati* du premier allegro ont fait donner le nom de quatuor des harpes. De cette musique, qui est l'impulsion la plus sublime d'une âme de poète, et qui en sa sérénité pure et idéale plane bien au delà des misérables réalités de notre monde, l'interprétation fut absolument admirable; admirable de poésie, de précision et de fondu, les quatre instruments réalisant l'idéal parfait d'homogénéité. La sonorité de l'ensemble atteint tour à tour à une puissance et à une douceur incomparables, qui font oublier quelques légères ombres dont on ne s'aperçoit que lorsque l'on peut écouter chaque instrument séparément, les sons parfois un peu cotonneux du violoncelle, imputables sans doute à l'instrument, et une légère dureté dans le jeu de l'alto.

S'entendre interpréter de la sorte aurait rempli d'une joie indicible le cœur si gonflé d'amertume du malheureux Beethoven. Cette joie, il était donné ce jour-là à un de nos compositeurs suisses les plus en vue, M. Joseph Lauber, de la ressentir dans toute sa bienfaisante plénitude. Présent à l'audition de son *Quatuor en sol mineur*, M. Joseph Lauber a dû venir sur l'estrade répondre aux acclamations d'un public absolument conquis par cette musique dont le charme et la pureté mélodiques, la nouveauté et la réelle originalité des idées, enfin les sonorités vraiment délicieuses sont parmi les qualités les plus goûtées.

Il y a au cours de ces pages nombre de fines et ingénieuses trouvailles, des perles mélodiques d'une saveur rare, telle cette phrase délicieuse de tendresse qui apparaît à plusieurs reprises et jusqu'à la fin de l'allegro du début. *L'Adagio non tropo* est une page de grand caractère et d'une remarquable intensité d'expression. Dans ce quatuor, bien des détails seraient à citer, qui nous ont forcément échappé à une première audition et en l'absence d'une partition. Nous espérons qu'une prochaine audition nous permettra de pénétrer davantage les beautés de cette œuvre qui fait le plus grand honneur à notre musique suisse.

Quelques jours plus tard, une foule non moins enthousiaste, mais plus diversement composée, assistait à l'audition en séance populaire des trois sonates pour piano et violon de J. Brahms. Le succès complet de cette intéressante tentative est tout à l'honneur des initiateurs, MM. Henri Marteau et Willy Rehberg. Grâce à une interprétation consciencieusement fouillée et puissamment colorée, nos deux grands artistes ont en quelque sorte révélé à leur auditoire ces œuvres empreintes de la plus exquise sensibilité, d'une émotion troublante et rêveuse, et dont la mélancolie parfois un peu sévère est tempérée par les recherches délicates d'une fantaisie pleine